

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François TONOLI

Sur les bords de l'Arno

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1904, tome 6, p. 77-80

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

SUB LES BORDS DE L'ARNO

Peut-on dire que l'on éprouve une première impression, en entrant dans Pise? Dès les bancs de l'école, l'imagination n'est-elle pas hantée par le souvenir de la tour penchée? N'étions-nous pas en extase devant le bibelot en albâtre, exposé dans le salon de nos grands parents et représentant tant bien que mal cette huitième merveille du monde? Ils l'avaient vu, eux aussi, le célèbre Campanile; ils en avaient fait l'ascension: peut-être avaient-ils acheté ce souvenir chez ces marchands qui, alors comme aujourd'hui,

s'attaquent aux bourses des trop naïfs visiteurs. Mais les grands-parents avaient oublié d'ajouter qu'il y a tout à côté du Campanile, une cathédrale, un baptistère, un cimetière dont la réunion forme le plus beau groupe de bâtiments que l'imagination puisse rêver.

La vie moderne y fait respectueusement place au moyen-âge : il y règne en souverain. Tout, sur cette grande place ramène l'esprit vers le passé. Ici, c'est un mur qui l'entoure de deux côtés, fortifications antiques noircies par les siècles et encore couronnées de leurs fiers créneaux, dont la sombre silhouette se dessine sur l'azur du ciel. Là, c'est le vieil hôpital, longue construction romane surmontée de clochetons, emblème d'un âge écoulé.

Comment, en face de cette solitude recueillie, notre pensée ne remonterait-elle pas le cours des siècles ? L'imagination se représente cette ville fière et superbe, rivale heureuse de Venise et de Gênes. C'est la Pise du moyen-âge. Elle refoule les Arabes du sol d'Italie; elle commande en maîtresse souveraine toute la côte, et ses vaisseaux portent jusqu'en Orient le renom de sa puissance. Au XIII^e siècle, elle avait construit son magnifique dôme.

Deux hommes surgissent : Nicolas et Jean. Leur génie se réveille à la vue des sculptures romaines à demi enterrées ; ils brisent la tradition, donnent à l'art son plein épanouissement et deviennent les pères de la Renaissance. Les siècles s'écoulent, les générations passent et disparaissent tour à tour. Pise déchoit de sa splendeur première, mais l'œuvre de Nicolas et de son fils demeure.

Plein de ces souvenirs, le voyageur dirige ses pas vers le Dôme. Ce devait être un jour inoubliable pour les valeureux Pisans, lorsqu'en 1118, Gélase II consacra au service de Dieu cette belle construction, sans égale dans toute l'Italie.

Semblable à un tapis recouvrant les degrés du trône, un vert gazon entoure ses fondements de tous les côtés. L'édifice

est, comme les vieilles basiliques, une maison surmontée d'une autre maison plus petite. Toutes les deux se présentent par le pignon. On reconnaît le temple antique exhaussé pour recevoir un autre temple. Pour rompre la monotonie de la façade, l'architecte l'a agrémentée de quatre galeries superposées, soutenues par des arcades romaines.

On entre, l'impression générale est simple et religieuse ; une douce lumière invite au recueillement ; les grands piliers montent jusqu'à la voûte avec un jet plein d'élan et de foi ; aucun détail apparent ne vient détruire la majesté de l'ensemble, point de surcharge. Les maîtres ont hérité de l'antiquité païenne la pureté de la ligne : elle est exprimée ici dans toute sa clarté.

En face du Dôme s'élève le Baptistère, sorte de rotonde, bâtie sur l'emplacement d'un temple d'Hadrien. Autant ce monument apparaît pittoresque et mouvementé à l'extérieur autant, à l'intérieur, il est sobre en peintures et décorations. L'importance de pareils édifices se comprend aisément, si l'on se rappelle l'influence que devait avoir la réception du baptême non seulement sur la vie spirituelle, mais sur la vie sociale du catéchumène. On cherchait donc par tous les moyens à rendre ineffaçable le souvenir de ce jour.

Quelle cérémonie pleine de grandeur et de symbolisme dans cette procession de prélats, de prêtres, d'exorcistes et de catéchumènes, quittant le maître-autel de la cathédrale, se déroulant par toute la nef pour se rendre au Baptistère. Là, les ministres entourent le bassin octogone au chant du *Ecce filius meus*, tandis que les néophytes descendent à la piscine.

Arrêtons-nous un instant devant le célèbre Campo-Santo, type plus d'une fois imité, véritablement à part. Car ce n'est ni une vaste église servant de lieu de sépulture, ni un cimetière en pleine campagne, mais bien une sorte de cloître sépulcral, fermé à l'intérieur et présentant au-dedans

une série de galeries ouvertes. Cette nécropole est empreinte de l'austère et pieux génie du XIII^e siècle. L'âme de la vieille cité républicaine de Pise semble encore remplir ce lieu funèbre. Quelque cyprès agité par la brise, l'herbe qui croît dans la cour, çà et là des fleurs grimpantes qui enlacent les colonnes, apportent comme un souvenir de la nature à ce monde inanimé.

Les siècles qui ont suivi l'établissement de ce monument l'ont enrichi d'éclatantes peintures décoratives. Parmi ces fresques, figure au premier rang l'œuvre d'Orcagna. On sent un art encore dans l'enfance, cependant l'éloquence de la pensée vous arrive à travers tout ce que son œuvre a souvent d'étranger et de grotesque ; on est si vivement saisi que le frisson vous gagne.

Bien différentes sont les fresques de Benozzo Gozzoli où, dans vingt-quatre grands compartiments, il a distribué les scènes les plus saillantes de l'Ancien-Testament, de Noé à Salomon. La plume est impuissante à rendre le charme qu'exerce sur l'âme du spectateur la poétique imagination de ce maître. Oubliez les aspirations délicates d'un Fra Angelico pour voir l'éclosion complète de la Renaissance. Les personnages, par de naïfs anachronismes bien précieux pour l'histoire, sont habillés à la mode du temps ou peignait Gozzoli.

Gomment se persuader, à la vue de tant de merveilles, que la force vitale de Pise est brisée, que tous ses efforts pour secouer le joug étranger ont été inutiles. Les temps modernes même n'en peuvent changer le sort. L'art seul, dans cette cité, a résisté aux vicissitudes des temps et rappelle le souvenir d'une grandeur disparue.

Chanoine Franz TONOLI